

## « Il existe au milieu du temps, la possibilité d'une île »

Laurence Maynier

Je n'aime rien tant que parcourir les ateliers silencieux, les verrières éclairées, les galeries des fours à la sérénité incomparable, aux côtés d'un artiste qui les découvre pour la première fois.

Je cherche à percevoir son étonnement, à relever ce qu'il observe, à répondre évidemment à ses questions; il y rencontre ceux qui produisent chaque jour la porcelaine de Sèvres, il y hume le temps passé, il y présente la qualité des lieux et la richesse des hommes et des femmes qui les animent. Je cherche peut-être finalement à retrouver chaque fois l'écho de mon propre étonnement, lorsque l'on m'a fait découvrir pour la première fois, un jour de 2003, le site et le processus complexe de production de la porcelaine. Ce jour où la magie a opéré...

Je n'ai pas de parcours préétabli, au grand dam de certains. Les circuits varient selon l'heure, la lumière, l'humeur et l'intérêt plus ou moins exprimé du créateur qui arrive parfois sans idée préconçue, souvent avec un projet en tête, mais toujours avide de comprendre, tant il est vrai que l'attrait des gestes est chaque fois extraordinaire et que la tradition du secret y est encore perceptible. Je tente de suivre les étapes incontournables de la production; je sais les rencontres charismatiques de la manufacture et j'aime à jouer de ces déambulations qui toutes opèrent de la même manière et conduisent le visiteur, quel qu'il soit, à un sentiment d'admiration, d'étonnement voire de fascination.

C'est un lieu habité où le temps est suspendu, où l'histoire est encore palpable comme une enclave protégée où il est régénérant de se plonger pour échapper au brouhaha extérieur, au rythme excessif de nos activités. A Sèvres, tous le ressentons, et Geneviève Asselle dit de sa voix posée, à la diction claire et lente « Il

y a une sorte de lenteur, d'apaisement dans ce lieu, et c'est ce qui me permet de travailler (...) Ce que j'aimais à la manufacture, de temps en temps, c'était de m'asseoir là où je suis et de regarder tous les nuages du ciel qui passent et changent sans cesse; c'est un cinétisme naturel d'une grande beauté. »

Le mouvement lent existe, presque imperceptible sauf à la sagacité de l'amateur.

J'ai eu cette chance, depuis mon arrivée à l'été 2004, de lire souvent la surprise, l'incrédulité parfois – dans le regard d'un James Brown qui saura par la suite exacerber les qualités des émaux colorés de Sèvres comme nul autre, d'un Nicolas Frize qui extorquera des formes des sonorités inédites et incomparables ou encore, d'une Françoise Quardon qui exaltera l'ornement et le décoratif à sa manière si personnelle... – lorsqu'ils découvrent, étape après étape, la lente progression de la matière minérale et brute vers l'objet de porcelaine, de son moule en plâtre au brunissage final de ses parcelles d'or.

Combien sont-ils à avoir imaginé que chacune de ces techniques, minutieuses et nécessaires puissent seulement exister et, plus surprenant encore, qu'elles continuent d'être employées par quelque cent trente céramistes à la dextérité époustouflante qui élaborent dans un élan collégial et anonyme, des œuvres d'une délicatesse et d'une subtilité à couper le souffle ?

Avec beaucoup des artistes qu'il m'a été permis d'accompagner, au fil de leur découverte de néophytes, de ce que l'ancienne manufacture – et la nouvelle Cité de la céramique aujourd'hui –, était en mesure de leur offrir, j'apprécie chaque fois ce ressourcement, cette sensation de retrouver une nature qu'il est aussi aisé d'oublier aujourd'hui, d'un retour aux sources matricielles où les éléments premiers sont là, l'eau qui s'adapte à la terre et qui, après la savante manipulation de l'homme et l'étape incertaine du feu mêlé à l'air peut conduire à la naissance d'un objet exceptionnel.

L'expérience est unique, elle est simple, primitive

1. Atelier du grand coulage. Photo © Nicolas Héron / Sèvres – Cité de la céramique.





2. Grand atelier, plus spécifiquement : poste du garnissage-découpage. Photo © Nicolas Héron / Sèvres – Cité de la céramique.

avec son apogée tellurique et je constate qu'un grand nombre de créateurs y sont aujourd'hui plus sensibles qu'hier, pour notre plus grande satisfaction. Il me semble que ce retour aux éléments est de nature à nous recentrer, à nous redonner la juste mesure de notre place existentielle et indéniablement, à nous ramener à une forme de modestie face à la matière.

J'ai en mémoire les crampes d'estomac que supportait, un jour de décembre 2006, l'un des artisans qui attendait avec nous que, brique après brique, l'on finisse de démonter les murs qui fermaient le four à bois, prêts à découvrir ainsi le résultat de cette cuisson exceptionnelle, moment d'une force incroyable qui réunit les hommes dans une même attente, une même inquiétude et la conviction de partager ensemble l'apogée d'un engagement collectif qui nous échappe, à ce stade ultime.

J'aime à la fois cette imbrication des étapes et cette fragilité qui réside dans l'élaboration matérielle, ce chemin jalonné de gestes et de techniques spécifiques, entretenus et transmis depuis quasiment trois siècles sans qu'aucun ne revête plus d'importance que l'autre, puisque tout aussi indispensable dans la chaîne collective. J'aime cette communauté, ce sentiment d'appartenance à une maison où souffle l'esprit et d'en être un modeste maillon; le respect de l'autre et la considéra-

tion de son travail prévalent, l'un devient un passeur pour l'autre.

Chacune des visites organisée pour un artiste est singulière, tant son regard porté sur les gestes, et l'objet, et les lieux diffèrent, tant les saisons, les moments de la journée modifient la perception d'un atelier. Et j'ai de ce point de vue mes passages obligés, qui en dépit d'un parcours discursif et chronologique de la fabrication puis de la décoration, correspond – je dois l'avouer – davantage à la qualité de l'espace, de sa lumière et de la déambulation.

Ainsi, un jour d'été où pour les besoins d'un tournage, nous avons placé le vase imposant de Pierre Soulagès sur la table de l'atelier du grand coulage près de sa forme blanche dégourdie, en cours de séchage – dont l'orifice central n'était pas encore percé – afin de montrer de manière raccourcie les étapes de sa fabrication. Un rai de soleil au moment même où je pénétrais dans l'atelier venait irradier l'or pur dont les parois intérieures du vase terminé sont couvertes. On avait l'impression par l'effet de la réfraction, que le vase était éclairant, source d'une lumière d'or: un moment magique à couper le souffle, un instant fabuleux et rare où l'esprit du peintre avait rencontré la matière; presque aussi saisissant que la perception de la lumière à travers les vitraux que Soulagès a conçus pour l'Abbaye de Conques.





3. Service de table *Les délices des harpies*, par Françoise Quardon, 2009. Photo © Gérard Jonca / Sèvres – Cité de la céramique.

Mais une rencontre parmi bien d'autres m'a terriblement émue.

Je ne connaissais pas Mâkhi Xenakis dont le travail avait été particulièrement défendu par Olivier Kaepelin, alors délégué aux arts plastiques et membre du conseil consultatif pour la création à l'époque. Je connaissais bien Olivier et son inspiration toute particulière pour parler des artistes qu'il aime. Celle-ci en était, c'est une évidence et il lui semblait évident que cette artiste devait être invitée à Sèvres. Je savais qu'elle était fille de... musicien et écrivaine, sans en savoir davantage sur son travail personnel. Je ne me souviens pas non plus de son dossier présenté lors de ce conseil.

Elle s'était presque étonnée au téléphone de l'invitation qui lui était offerte de découvrir l'institution et, je m'en souviens, m'avait immédiatement indiqué qu'elle ne connaissait pas bien ce matériau, plus habituée au fusain de ses dessins, ou au béton de ses sculptures. Pour sa première rencontre avec la porcelaine de Sèvres, nous nous étions données rendez-vous un matin à Paris devant la galerie près de la place du Palais Royal, pour partir ensemble en voiture vers la manufacture. Ponctuelle, enjouée et chaleureuse, nous n'avions pas quitté Paris qu'il me semblait déjà connaître Mâkhi depuis toujours. Des personnes, des lieux, des événements que nous avons en commun, avec l'âge, pour

travailler chacune à notre manière dans le champ de l'art contemporain avaient fini de nous donner ce sentiment de proximité amicale, accentuée par la spontanéité radieuse de Mâkhi.

A mi-parcours, peut-être étions-nous au fil de la Seine juste avant Meudon – moi qui fais ce chemin tous les matins ! –, Mâkhi s'est mise à me raconter son histoire personnelle de plasticienne, son combat intérieur pour y parvenir, ses rencontres d'exception, ses désarrois profonds, bref sa condition de femme artiste. J'étais sensible à ses paroles, à son regard intense car ce que son travail révèle évidemment, mais je ne le connaissais pas encore, cette artiste me le livrait ainsi en mots : ses failles, ses interrogations, ses doutes, ses angoisses.

Nous sommes arrivées à la manufacture et, comme je le fais d'habitude, avant de filer dans les ateliers, je l'ai conviée à prendre un thé dans mon bureau pour lui présenter l'institution dont je n'avais pas eu vraiment le loisir de parler en voiture. Au pied de l'escalier de ce bâtiment administratif, quoiqu'il héberge au rez-de-chaussée l'atelier de montage-ciselure, se trouvait ce jour-là le *Nature Study* de Louise Bourgeois, modèle fêlé à sa base, qui néanmoins décorait l'entrée.

Et là, je fut le témoin d'un moment extraordinaire, d'une intensité étonnante. Mâkhi était littéralement happée par cette œuvre exceptionnelle de cette aînée





4. Louise Bourgeois, *Nature Study*, 1998-1999. H. 72 cm.  
Photo © Gérard Jonca / Sévres - Cité de la céramique.

qu'elle connaissait si bien et qu'elle aimait tant. Comme un sésame, cet animal sans tête venait de conforter Mâkhi Xenakis dans sa présence en ce lieu. L'artiste ingénue qui m'avait en quelque sorte fait partager, durant le trajet, ses doutes sur la légitimité de sa présence dans ce haut lieu de la céramique, cette artiste dont le quotidien était plutôt une démarche introspective au cœur de son atelier du XIII<sup>e</sup> arrondissement, voyait ainsi le signal de bienvenue qu'elle attendait.

Dès lors il s'est agi d'une succession d'évidences, pour aboutir à la création de cette *Pompadour* revisitée par Mâkhi Xenakis, l'évocation de cette première femme à l'origine de l'essor de la manufacture, cette figure tutélaire, audacieuse et séductrice du XVIII<sup>e</sup> siècle à laquelle répondait une autre femme, elle aussi audacieuse, une femme du XXI<sup>e</sup> siècle, forte de ses espoirs, de son énergie, de son enthousiasme et de ses doutes. Mâkhi a rapidement façonné une Pompadour

5. « Le magot » (réserve des moules en plâtre). Photo © Nicolas Héron / Sévres - Cité de la céramique.

6. (Page ci-contre) Vase Gauvenet 1<sup>re</sup> grandeur, décoré par James Brown en 2007 en plusieurs versions. H. 53,5 cm, l. 21,5 cm.  
Photo © Gérard Jonca / Sévres - Cité de la céramique.

opulente, ouverte et généreuse à la carnation d'un rose velouté que le laboratoire a su mettre au point en fonction de ses indications précises. Cette Vénus callipyge, qui porte pour seul atour son collier et des plumes dans les cheveux est attachante comme le sont les *Folles d'enfer*, que Mâkhi m'a présentées plus tard dans son jardin, ces figures emblématiques de femmes combattantes et déterminées, fortes et fragiles à la fois à l'image de leur auteur.

Et puis Mâkhi m'a raconté l'histoire de cette *Nature Study*, formidable sculpture de 80 cm de haut, blanche et sensuelle en biscuit de porcelaine ou en version plein or, dans laquelle nous voyions jusqu'alors plutôt un chien étêté à mamelles. Une œuvre qui fit date dans la production de la Manufacture par sa force, sa présence et sa singularité. Et de découvrir comment la grande artiste franco-américaine avait littéralement sauvé Mâkhi Xenakis - c'est elle qui le dit explicitement - au creux d'une dépression profonde dont elle était victime il y a près de 25 ans à New York, dans l'incapacité de créer où elle se trouvait. Avec aplomb, Mâkhi avait appelé ce jour de 1988 Louise Bourgeois au téléphone et avait répondu à la question de l'artiste vieillissante « Mais que puis-je pour vous ? », un radical et convaincant « Me sauver »... et Louise s'y était





7. La verrière dite des moules. Photo © Nicolas Héron / Sèvres – Cité de la céramique.

employée depuis régulièrement, à travers une complicité artistique et humaine exceptionnelle, donnant à la jeune française la force de poursuivre sa démarche créative personnelle, puis plus tard la force de mettre au monde des enfants, bref l'énergie décuplée nécessaire à une femme accomplie artiste.

De cette proximité fabuleuse entre deux femmes, Mákhi a fort judicieusement pris le soin d'en parler en 2008 dans un livre magnifique qui s'intitule « Louise Bourgeois, L'aveugle conduisant l'aveugle » aux éditions Actes Sud et a permis à Louise Bourgeois de conserver un œil en France, de laisser suivre par une autre « les chemins de son enfance », appareil photo en bandoulière, et d'y retrouver par son intermédiaire des souvenirs essentiels de son enfance traumatique qu'il est aisé de rapprocher des œuvres qu'elle produisait aux États-Unis dans le même temps. Et c'est ainsi que Mákhi m'apprit que le chien sans tête de *Nature Study* était en réalité un kangourou qui évoquait le souvenir de l'animal empaillé que la jeune Louise Bourgeois, alors élève du Lycée Fénelon à Paris, avait conservé dans sa mémoire pour l'avoir observé en salle de physique, chimie et sciences naturelles des mois durant.

Est-ce la magie du lieu, de ce qui s'y trame, du caractère quasi alchimique de certaines étapes, ou simplement le bonheur de rencontres fortes qu'il nous est donné de faire? Peu importe, comme le dit Gilbert Las-

cault à propos de *La Pompadour* en biscuit de porcelaine de Sèvres de Mákhi Xenakis « elle rejoint la légion des créatures étranges, la kyrielle des poupées charnelles et très roses, la multitude des êtres féminines et furtives, le peuple énigmatique des sœurs sensuelles, le flux des volumes voluptueux » et la longue procession des figures en biscuit de Sèvres depuis 1752.

J'ai voulu relater cette rencontre singulière, parmi bien d'autres, parce qu'elle rend compte de la dimension humaine éminemment importante dans ce lieu, de son inscription dans l'histoire des arts de l'origine à nos jours, dans cette longue quête qui tend à transformer les matériaux bruts et informes en des objets à très haute valeur ajoutée, grâce à l'implication de céramistes hors pair, fidèles aux gestes ancestraux comme aux artistes invités qui viennent y insuffler leur monde, leur folie, leur regard parce qu'ils y trouvent aujourd'hui des conditions réunies comme à nul autre pareil, dans un temps retrouvé, une histoire préservée qui leur sont heureusement encore offerts.

Laurence Maynier, déléguée au développement culturel, Sèvres – Cité de la céramique

La rédaction remercie Damien Lucas pour ses explications concernant les différents espaces de la manufacture présents sur la couverture et dans cet article.